

Hommage à Walter Bassan

Walter nous avait demandé, à Reine Charvier et moi-même, de l'aider dans l'organisation des cérémonies de remises des médailles qui lui ont été attribuées l'an dernier : officier dans l'ordre de la Légion d'Honneur le 4 septembre 2016, et commandeur dans l'ordre des palmes académiques le 4 décembre 2016.

Il m'avait dit : « tu seras le monsieur loyal »...

C'est à la suite de cette sorte de titre officieux que j'interviens aujourd'hui en parlant aussi au nom de Reine Charvier et en accord avec Gilles Perret, avec nos amis de la FNDIRP et surtout en accord avec Catherine Bassan sa fille.

Une voix s'est éteinte.

Ce n'était pas la voix d'un grand intellectuel, ni celle d'un chef et encore moins celle d'un puissant de ce monde.

La voix de Walter était celle des anonymes, des damnés de la terre, de ceux qui ne possèdent qu'eux-mêmes, des prolétaires.

Elle se joignait solidairement aux autres pour former l'immense voix de l'humanité qui revendique sa dignité et son droit inaliénable à construire sa propre existence.

Elle était l'esprit de la résistance, l'esprit de toutes les résistances à l'oppression.

Un des traits caractéristiques de Walter était son attention vigilante et de tous les instants à respecter et faire respecter l'esprit républicain : « je suis un citoyen et j'agis en citoyen, tout simplement » disait-il.

Et il ajoutait très souvent qu'il devait cette sorte d'aptitude à ses parents.

En effet son père, italien, ouvrier, militant antifasciste avait été arrêté et torturé par les chemises noires de Mussolini. Il avait dû s'expatrier d'abord tout seul, puis il a pu faire venir son épouse et les premiers enfants, dont Walter, à Juvigny où il avait retrouvé un travail de meunier.

Et là tout naturellement il adhéra à la CGT. Ensuite il demanda, et obtint en 1934, la nationalité française pour toute la famille, car il estimait qu'il avait une dette à l'égard de la République Française qui – bien qu'imparfaite – les avait sauvés.

En outre Walter a toujours su que ses parents l'avaient prénommé ainsi en référence à un militant antifasciste, et probablement communiste, massacré par les bandes fascistes dans leur région d'origine.

C'est ainsi qu'il souhaita rendre hommage à ses parents et à l'institutrice de Juvigny lors des cérémonies de remise de médailles de l'an dernier. C'était pour lui source de tous ses engagements, c'était ce qui le rattachait à la longue chaîne de l'humanité et à son esprit de résistance. Et il considérait qu'ayant eu cette chance initiale, il se devait de la partager avec celle et ceux qui ne l'avaient pas eue.

Il prolongea donc cette attitude toute sa vie. Et il ne se contenta pas de respecter cet « héritage », il l'enrichit d'un engagement actif dans la lutte pour la liberté, l'égalité, la fraternité et la résistance à l'oppression.

Lorsqu'on lui demandait comment on « entre en résistance » il déclarait que, s'il n'avait pas encore une conscience républicaine très affirmée lors de son arrestation et de sa déportation dans l'enfer des camps de la mort, elle était totale lors de son retour.

On pourrait penser que l'absolu inacceptable de la barbarie nazie ait déclenché cette prise de conscience.

Mais j'ai – nous avons – la conviction profonde qu'il était déjà engagé avant cette terrible expérience. De par sa famille bien-sûr, mais aussi par sa propre réflexion.

Et je pense donc que la modestie de Walter l'amenait à privilégier ce type d'explication. Et j'irais jusqu'à dire qu'il se serait engagé de la même façon quoiqu'il ait vécu.

Son engagement de base dans l'esprit républicain a pris plusieurs formes, s'est manifesté dans plusieurs organisations et au-delà dans toutes les relations qu'il a tissées tout au long de sa vie.

Ainsi, à l'automne 1943 il adhéra, avec 24 autres camarades du quartier de la Prairie (Annecy) où il habitait, dans la Jeunesse Communiste qui se rattachait à la compagnie FTP 93-27. L'histoire est connue. Elle est très bien racontée dans le Film de Gilles Perret « Walter, retour en résistance ».

Cette adhésion fut pour lui une évidence et l'est restée... Au point que je me permets un parallèle avec la déclaration de Pablo Picasso lorsqu'il adhéra au PCF en octobre 1944, à 63 ans : « Je suis venu au communisme comme on va à la fontaine. ».

Walter, un an avant Picasso, à l'âge de 17 ans, était déjà à la source ; il était déjà dans le courant, il apportait déjà de l'eau au moulin...

Ses engagements ultérieurs procédèrent de la même évidence avec, il est vrai, la marque de la terrible expérience des camps de la mort.

Walter se considérait comme un « revenant » au sens fort du terme, et il l'était objectivement comme tous ceux qui, selon son expression, « ont eu la chance d'en revenir ». Il n'a jamais voulu se considérer comme seulement victime ; il a toujours considéré qu'il était de son devoir d'agir solidairement avec ses camarades d'infortune d'abord, puis avec tous les citoyens et surtout qu'il était de son devoir de transmettre aux jeunes générations l'esprit de résistance.

Lors de ses témoignages dans les établissements scolaires il racontait toujours comment la solidarité s'organisait parmi les détenus dans le camp avec l'exemple de la cuillère de soupe prélevée volontairement dans chaque gamelle pour pouvoir aider les plus mal en point (voir, là encore, le film de Gilles Perret).

C'est le fil conducteur de toute sa vie, de tous ses engagements, au sein de la FNDIRP et des associations de mémoires comme dans la vie professionnelle :

Il disait que c'était par hasard qu'il était entré à la Sécurité Sociale dès sa création. Mais est-ce un hasard si le principe même de la Sécurité Sociale est celui du prélèvement de la cuillère de soupe pour aider les plus démunis ? Est-ce un hasard si Walter a parcouru inlassablement les routes du département pour assurer des permanences destinées à aider celles et ceux qu'on appelle « ayant droit » à établir leur dossier de retraite ou d'invalidité ou tout simplement de maladie ?

Tout naturellement, il devint délégué du personnel (élu CGT), participa activement à la création du comité d'entreprise, et il prit des responsabilités au secrétariat de l'UD CGT aux côtés de Jolfred Frégonara.

Ce fut le même fil conducteur qui l'amena à prendre des responsabilités à l'association départementale de la FNDIRP, puis bien plus tard au comité national et enfin à la présidence nationale.

C'est aussi la même démarche qui l'amena à accepter de prendre en charge la coordination des associations de mémoire pour contribuer à l'organisation du Concours National de la Résistance et de la Déportation. Son action extrêmement positive dans ce cadre est bien connue et très bien reconnue. Je ne vais pas développer car je suis déjà trop long ! D'autant que j'ai été très impliqué à ses côtés et que, comme lui, je répugne à mettre en valeur ma propre activité...

Et c'est toujours la même démarche qui l'amena à appeler au premier rassemblement des Glières en mai 2007 et à participer activement à l'association Citoyens Résistants d'Hier et d'Aujourd'hui dont le titre est directement inspiré de la parole et de l'action de Walter, bref de l'exemple de sa vie.

Walter mit la même opiniâtreté, la même constance dans tous ses engagements, et ne faisait pas de différence d'appréciation sur ceux-ci : ils représentaient tous, et à égalité de valeur, la manifestation de sa citoyenneté républicaine.

Ceci étant dit, Walter n'était pas une sorte de monolithe, et s'il était très discipliné, très loyal à l'égard de toutes les organisations auxquelles il a participé, il a toujours gardé son esprit critique, sa capacité de jugement autonome.

Ce qui, après tout, est la marque du véritable citoyen : pouvoir dire non, pouvoir désobéir. Ce qu'a fait le Général De Gaulle le 18 juin 1940.

Ce qu'ont fait tous celles et ceux qui comme Walter sont entrés en résistance.

Au passage une anecdote : le premier acte de résistance de Walter a été de tracer à la craie sur les portes de la rue Filaterie et de la rue Ste Claire à Annecy, la croix de Lorraine avec le V de la victoire... Un exemple symbolique de l'unité de la résistance.

Cette capacité de Walter à toujours conjuguer le verbe résister au présent, comme disait Lucie Aubrac, se manifesta tout au long de sa vie. Parmi ses très nombreuses actions ou déclarations qui le prouvent, j'en retiendrai deux, qui ne sont pas connues (il en a très peu parlé en privé et jamais en public) :

En 1947 il fut appelé au service militaire, ce qui aujourd'hui nous paraît impensable ; il ne fit que trois mois ; son capitaine, s'étant aperçu qu'il avait survécu à la déportation et avait la croix de guerre, a fait les démarches pour le faire exempter. Mais entre-temps de grandes grèves ont éclaté ; le gouvernement les déclarant « insurrectionnelles » mit l'armée en état d'alerte. C'est ainsi qu'un adjudant donna l'ordre à Walter de se poster derrière le portail à l'intérieur de la caserne avec un fusil mitrailleur et de tirer à vue sur les « salopards de rouges » qui risquaient d'investir celle-ci. Walter m'a raconté plusieurs fois qu'il n'a rien dit, s'est posté et avait décidé de tirer... mais sur l'adjudant.

Le connaissant je pense qu'il l'aurait fait car pour lui, à ce moment-là, il a vu l'équivalent du kapo de Kempten (le commando dépendant de Dachau, où il avait été « affecté ») donnant un ordre inacceptable.

Ce n'est pas le fait qu'il était membre du PCF qui le conduisait à penser ainsi.

La preuve, je la vois dans le deuxième exemple de son indépendance d'esprit : Parmi les longues conversations que nous avons eues, nous parlions beaucoup politique et il me dit un jour textuellement « heureusement que nous n'avons jamais eu une démocratie populaire en France ». Pour ajouter d'ailleurs qu'il resterait toujours membre du PCF car « l'idée communiste est plus essentielle que la façon dont l'organisation ou certains dirigeants la traduisent ».

Je me permets de dire que le Parti Communiste peut s'honorer d'être le parti de Walter ainsi que beaucoup d'autres comme lui.

Et je peux dire la même chose pour toutes les organisations auxquelles il a contribué, et nous pouvons le dire pour notre république.

Je souhaite dire un mot personnel à Catherine sa fille. Non seulement je comprends sa peine et, même si nous sommes nombreux à la partager, je comprends que la sienne n'ait pas d'équivalent. Et j'ajoute que je sais combien il a été difficile d'être à la fois enfant de déporté et enfant de militant. D'autant que la pudeur de Walter et sa retenue lui faisaient avoir du mal à exprimer ses sentiments affectifs.

Mais je peux témoigner lui avoir entendu dire, sur son lit d'hôpital, que ta présence lui faisait beaucoup plus plaisir que n'importe quel cadeau.

Nous sommes de tout cœur avec toi.

Ce qui m'amène à faire part d'une des dernières déclarations de Walter. C'était dimanche 27 août, à l'hôpital CHAL de Contamines sur Arve. Il nous dit en trois phrases courtes et concises comme à son habitude :

« Je n'aurai pas cru finir comme cela », c'est-à-dire diminué – physiquement – par la maladie. Mais je suis sûr qu'il est moralement mort debout.

« Mais je ne le crains pas » ce qui se passe de commentaire.

« Et j'ai fait mon boulot ! ».

Oui, Walter, tu as fait ton boulot. Tu peux partir en paix.

D'autant que ce que tu as semé refleurira.

À nous de faire notre boulot et de reprendre le flambeau afin que « la flamme de la résistance ne s'éteigne jamais ».

Rémy Pergoux
8 septembre 2017
La Balme de Sillingy